

encoche la hauteur du vin. Il faut que, à la nouvelle assemblée, la surface atteigne l'encoche. On monte à la salle, on y traite avec beaucoup de sérieux, des affaires de la bourgeoisie. Une joyeuse raclette à midi, et à la tombée de la nuit la réunion se termine par le contrôle des vins et la prière.

Pèlerinage valaisan

LE SOUVENIR DE PIERRE GRELLET

Voici deux ans, par un beau dimanche d'automne, Pierre Grellet montait avec la société valaisanne des sciences naturelles de Rarogne vers le Baltschiedertal. Le sentier suit un bisse, il longe souvent une pente fort abrupte, mais ne présente aucun danger particulier. Pris de malaise, ou regardant la nature sauvage du Baltschiedertal et posant son pied trop au bord du chemin, Pierre Grellet soudain bascula dans un couloir.

Ce dimanche d'automne 18 octobre, ses amis de la Murithienne ont voulu refaire cette course et inaugurer une plaque à sa mémoire. Contre le rocher qui domine le bisse, face au couloir fatal, une sobre dalle de granite noir de Suède porte son nom, l'année de sa naissance et celle de sa mort, avec la signature de la Murithienne.

Avant de longer le bisse, une cinquantaine d'amis valaisans et vaudois de Pierre Grellet se groupèrent autour de la petite chapelle Ste-Thérèse, qui domine la vallée du Rhône à l'orée du Baltschiedertal. entre les derniers vergers, et les premiers mélèzes, la nature s'illuminait de tous ses feux automnaux. M. l'abbé Mariétan célébra la messe pour le disparu, puis lut un émouvant message de Mme Grellet, ainsi que ceux de MM. Etienne Perret, Th. F. Henny, P. Feissly, Mme et Mlle Gautschi, Milles V. Jéquier, M. Rouffy, C. Gross, Ad. de Reyher, M. Bauer, ouvrant une brève et simple cérémonie du souvenir. Il rappela comment Pierre Grellet avait pris la défense des beautés naturelles du Valais lors de la

menace sur le bois de Finges. Devenu membre de la Murithienne à cette occasion, il participa presque à toutes les excursions de cette société, découvrant des recoins secrets de ce canton, les faisant découvrir à ses lecteurs enchantés.

M. Sylvain Maquignaz, journaliste, évoqua « Pierre Grellet valaisan », sans prétendre l'enlever à ses autres terroirs romands. Le Valais reconnaît en lui un de ceux qui l'ont aimé et compris. M. Donnet, archiviste cantonal du Valais, dit les sentiments de la société d'histoire du Valais romand, à laquelle Grellet appartenait aussi, et par laquelle encore il pénétra le Valais et le fit mieux comprendre. Il annonça la parution pour l'an prochain d'un fascicule exceptionnel des « Annales valaisannes » de 200 à 300 pages, recueil d'articles de Pierre Grellet consacrés au Valais.

Puis ce fut le défilé le long du bisse, douloureux certes et surtout pour ceux qui revivaient le drame d'il y a deux ans, serein pourtant par la beauté du paysage, par la présence invisible de l'ami disparu, mais demeuré si vivant dans les cœurs et dans les esprits.

Au cours de la cérémonie, M. Georges Duplain prit la parole pour rappeler tout ce que la *Gazette de Lausanne* et le journalisme romand doivent à Pierre Grellet. Nous reproduisons ci-dessous son allocution :

Le journaliste d'aujourd'hui a moins le loisir de se promener sur « Les sentiers du passé », de flâner au long des « Grandes routes et chemins écartés », que ne le fit tout au long de sa vie notre ami Pierre Grellet, jusqu'au jour où son pied buta, là où nous venons de passer. Il m'incombe de rappeler ici avant tout ce que la « Gazette de Lausanne » doit à Pierre Grellet ; c'est cependant à mon rédacteur en chef, malheureusement empêché de participer à cette excursion, et qui m'a prié de vous exprimer ses regrets de son absence, et sa reconnaissance pour votre geste — c'est à Pierre Béguin que je laisse le soin de dire ce que fut pour la « Gazette » Pierre Grellet. Il l'a exprimé dans le volume consacré au 150^e anniversaire de notre journal, le seul volume certes où Pierre Grellet ait écrit une histoire incomplète, parce qu'il n'avait pas voulu se mettre en scène, et que pourtant, comme le disait Pierre Béguin la « Gazette de Lausanne, telle qu'elle est depuis la veille de la première guerre mondiale, est proprement impensable sans Pierre Grellet ». Il soulignait à quel point Grellet avait su renouveler la rubrique du correspondant de Berne, lui donner une personnalité. « Tout ce que l'on a entrepris dans notre vie politique, disait Pierre Béguin, il l'a jugé en se demandant quelles en seraient les conséquences

pour la liberté personnelle, pour une dignité dont chacun doit se faire l'artisan, pour cette réalité helvétique enfin qui est faite de traditions fécondes et d'un équilibre délicat que des mains malhabiles seraient promptes à compromettre. Et quand il nous entraîne à sa suite vers les chemins du passé, ce n'est point pour regretter stérilement des temps révolus, mais pour rappeler qu'un pays ne saurait vivre et durer qu'en restant conscient des causes qui lui ont donné naissance et lui ont permis de s'affirmer ».

Cet hommage de celui qui fait aujourd'hui la « Gazette de Lausanne » à un de ceux qui l'ont faite avant lui méritait d'être rappelé ici et en cette circonstance. J'ai eu, pour ma part, le privilège d'apprendre mon métier avec ces maîtres du journalisme romand qui ont fait et font la « Gazette », et je suis extrêmement touché de pouvoir aujourd'hui tenter d'exprimer ce que je dois particulièrement à Grellet.

Il nous a appris avant tout cette indépendance farouche, jamais assez préservée, mais qui n'est, une fois acquise, qu'un moyen de servir. Grellet dut avoir au temps de sa jeunesse une fort haute idée de l'humanité ; il estima qu'on pouvait exiger beaucoup des hommes ; il découvrit trop d'hommes bien peu exigeants. D'où ce persiflage vengeur, cette ironie tantôt amusée, tantôt féroce, qui ont marqué sa plume au long de sa carrière. Il n'était point de ceux qui, déçus par la réalité, cherchent soit à la transformer, soit à la peindre de couleurs plus riantes. Trop respectueux de l'individualité de chacun pour se sentir réformateur, trop honnête pour camoufler ou flagorner, Grellet a été ce journaliste-né, à l'œil aussi vif que sa plume, attrapant ce que le courant de la vie faisait passer à sa portée, le humant, le jaugeant, le décrivant en quelques traits, s'y attachant ou le rejetant.

Il se plongeait volontiers dans le passé, où la médiocrité, retournée au néant, n'exerce plus son pouvoir débilitant. Il y pouvait choisir ses personnages : l'actualité ne lui imposait plus ses fantoches. Mais sur les sentiers du passé comme dans les couloir de l'actualité, il est demeuré chroniqueur, observateur amusé ou agacé, toujours lucide, spectateur de son temps comme du temps jadis.

Pierre Grellet écrivait comme nous voudrions tous écrire, journalistes ! Il allait droit au but et faisait mouche à tout coup. Élégant et direct, nourri d'une profonde culture mais dégagé de toute fioriture, son style était à son image. Si un ancien secrétaire de rédaction peut se permettre quelques confidences sur les milliers d'articles manuscrits qui lui passèrent entre les mains, trahissant tous quelque chose de leur auteur, ceux de Grellet, tapés régulièrement, toujours semblables à eux-

mêmes, n'exigeaient guère d'attention ; point n'était besoin de les revoir. La fatigue ou les jours sombres ne s'y trahissaient pas, comme ailleurs, par l'illisibilité ou la prolifération des erreurs d'orthographe, mais tout au plus par un recours aux citations, et particulièrement à *La Fontaine*. Il est des cannes moins solides.

Dans notre pays où l'intelligence est volontiers sentencieuse, Pierre Grellet aura montré, et avec quel talent, qu'on peut dire des choses graves en un style léger ; qu'on peut aimer son pays, sa nature et son histoire sans larmoyer ni ennuyer. Le journalisme et les lettres romandes doivent beaucoup à ce prince de la plume, dont l'élégance et la verve, la culture et l'érudition, nous manquent désormais.

Mais comment imaginer Grellet vieillissant, marqué par l'âge et les infirmités. Il était né, il a vécu pour exprimer ce qu'il sentait, ce qu'il voyait, ce qu'il croyait. En définitive, si quelque chose peut atténuer notre peine de l'avoir vu disparaître, c'est malgré tout qu'il soit parti de la sorte, dans ce cadre d'un terroir qu'il aimait ; une fois de plus, mais trop brutalement, ravi de la vie.
